



Bimestriel  
T.M. : N.C.

☎ : 01 43 36 38 84  
L.M. : N.C.

PRINTEMPS 2011

**STANDARD**

Littérature

# Sergio Ramirez force les portes d'un commissariat nicaraguayen

entretien  
François  
Perrin

**Vous étiez vice-président du gouvernement sandiniste de Daniel Ortega en 1984. Comment *Il pleut sur Managua*, noir, très critique, a-t-il été reçu au Nicaragua ?**

**Sergio Ramirez :** Il a obtenu un grand succès.

Au Nicaragua, vendre plus de dix mille exemplaires, en tenant compte du maigre pouvoir d'achat de la population, revient à écouler deux cent mille exemplaires au Mexique. J'ai dû enlever ma vieille peau de politique pour que les gens me voient comme un écrivain – mon premier roman remonte pourtant à 1963.

**Vous dépeignez une Managua anomique, déchirée entre corruption, religion et paganisme...**

C'est une ville improvisée, en chaos permanent, qui n'existe pas. Il n'y a pas d'adresses établies, pas de parcs, pas de trottoirs, et la zone détruite en 1972 par le tremblement de terre est encore pleine de terrains vagues. Cette anomalie, une ville-fantôme de plus de deux millions d'habitants qui vivent dans des quartiers reliés par des routes pavées, c'est mon décor, ma Managua, celle qu'on chantait dans un *boogie* très à la mode dans les années 40 : « *Managua Nicaragua is a beautiful town / You buy an hacienda for a few pesos down* ». Vision bucolique d'une ville bananière, disparue.

**Pendant la rédaction de ce roman, Daniel Ortega – avec lequel vous avez pris vos distances en 1990 – est revenu au pouvoir. Qu'en pensez-vous ?**

La plus grande anomalie du pays, c'est son système

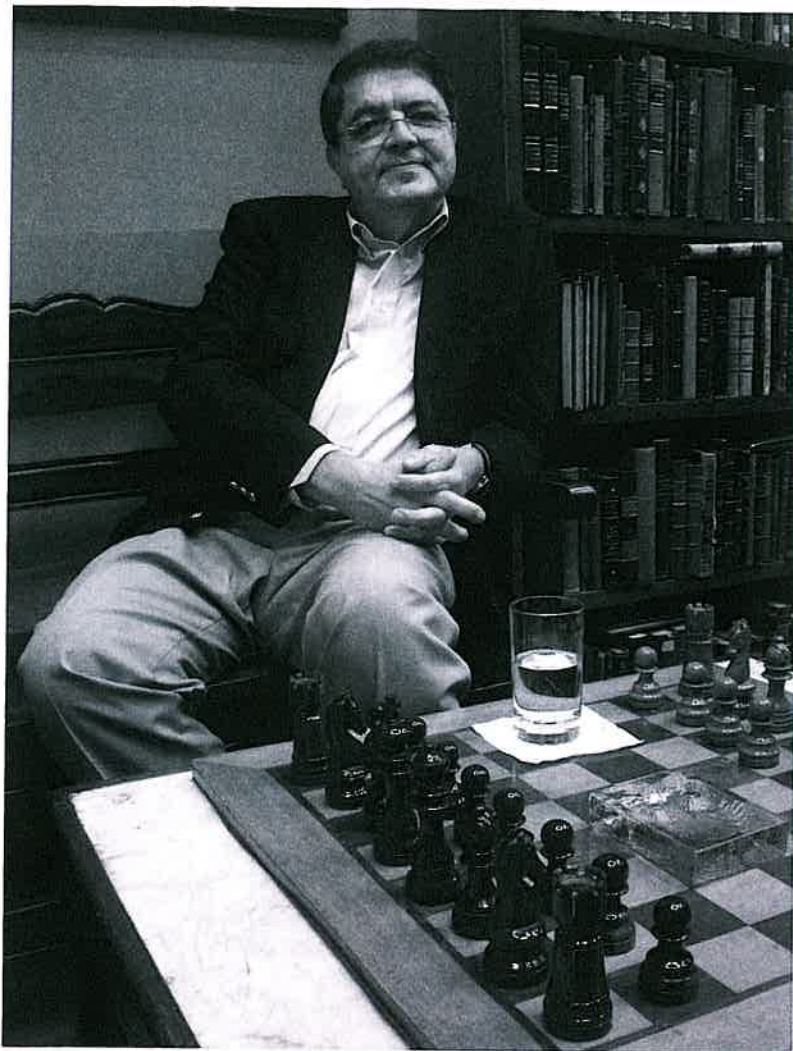
de pouvoir, où un chef se permet de revenir sur le trône en décidant de ne plus jamais le quitter. Ortega, nous allons l'avoir pour un moment. Le président évoqué dans *Il pleut sur Managua* est le gros et vulgaire Arnaldo Alemán [1997-2001]. Pour la suite, je vais devoir m'attaquer au nouveau, que je connais évidemment mieux.

**Du séisme de 1972 à la révolution sandiniste, les conséquences de l'Histoire récente sont très présentes dans votre récit. Vos contemporains y sont-ils toujours aussi sensibles ?**

Je ne crois pas. 70 % de la population du Nicaragua n'ont pas 30 ans. Pour avoir vécu la dictature d'Anastasio Somoza Debayle [1967-1972 puis 1974-1979], il faut avoir au moins 40 ans. Ainsi, la mémoire s'estompée. Pour mes petits-enfants, la famille Somoza est une référence lointaine, et la révolution, ce sont de vieilles histoires. Le pouvoir peut donc se reconstruire en s'appuyant sur des mensonges et sur l'ignorance des gens, en manipulant l'Histoire.

**L'équipe de l'inspecteur Morales rassemble des policiers isolés, une ancienne guérillera précarisée et des bénévoles. Votre police va-t-elle si mal que cela ?**

La police au Nicaragua est fille de la guérilla, les anciens guérilleros ont formé ses premiers effectifs quand elle a été fondée. L'inspecteur Morales et Lord Dixon appartiennent à ce passé qui se défait, à une époque où la fidélité aux principes faisait contrepoids face à la corruption naissante. J'ai rencontré deux officiers de la brigade



des stupéfiants en retraite qui m'ont demandé où j'avais trouvé mes sources. Ce n'est pas difficile : il s'agit d'une police pauvre, vivant des donations de l'étranger. Pour les moyens techniques, elle dépend beaucoup de son étroite collaboration avec la DEA [Drug Enforcement Administration] américaine...

**Narcotrafiquants, agents de la DEA, guérilleros...**

**Un point commun, l'usage des pseudonymes.**

**Un souvenir de vos années militantes ?**

La clandestinité, c'est leur dénominateur commun.

Les pseudonymes sont une espèce d'assurance vie.

J'ai choisi de m'appeler Balthazar parce que je finissais de lire *Le Quatuor d'Alexandrie* [de Lawrence Durrell, dont *Balthazar*, 1958, constitue le second tome].

Puis les contras de Reagan sont arrivés et s'attribuaient des pseudonymes infâmes, « Scorpion », « Crotale », « Araignée », pour nous faire peur. Maintenant, il y a les narcos, qui cherchent plutôt des noms extravagants.

**Enfin, vous évoquez *Marelle* de Cortázar, auteur engagé du côté des sandinistes. Un hommage ?**

Le personnage de l'inspecteur Palacios, comme de nombreux ex-guérilleros qui étaient à l'université quand ils sont entrés dans la lutte clandestine, connaît bien *Marelle* [1967, récit labyrinthique, épopée d'un nihiliste], qui peut être lu n'importe comment, sans ordre précis. Julio Cortázar fut fondamental pour mes années de formation littéraire ; ensuite, il est devenu un ami. —

Le livre

## Poulets dans la bruine

Quand l'inspecteur Morales, de la brigade des stupéfiants de Managua, lance la prothèse qui lui sert de jambe sur la piste d'un sommet de narcotrafiquants, il sait d'emblée plusieurs choses. D'une part, qu'il pourra compter sur un aréopage restreint d'acolytes de caractère, pas forcément encartés dans la maréchaussée – Lord Dixon, Doña Sofia (« *évangéliste à mort et sandiniste à mort* [...] *un dur mélange de deux dévotions* ») et Fanny, sa maîtresse standardiste. D'autre part qu'ils seront nombreux à mettre des bâtons dans les roues de sa Lada : sa hiérarchie, corrompue ; des narcos, sanguinaires ; une DEA, omniprésente ; d'anciens compagnons de guérilla convertis à la pègre. En plus, il pleut et sa boîte mail est saturée d'insultes commerciales à la taille de son pénis. Alors, il décroche son P38 et file sillonner sa ville de bric et de broc, sujette à une grogne permanente. Sergio Ramirez, avec une rare maîtrise du portrait (« *sous le col de sa chemise, il avait mis un mouchoir imbibé d'une de ces eaux de Cologne à la fleur d'orange qui sentent la femme évanouie* »), nous catapulte dans sa Managua intime, bordélique et débrouillarde. —

**F. P.**

*Il pleut sur Managua*

Métailié

260 pages, 19 euros

